



CLASH BACK

Un de perdu, trois de retrouvés, Joe Strummer revient en force avec un brand new Clash et quelques souvenirs amers. Signe incontestable de reprise : c'est dans un aéroport qu'il raconte tout ça à Youri Lenquette...

Rendez-vous avec le Clash dans le hall de l'aéroport d'Heathrow une heure avant le départ du groupe pour les States, un vendredi 13, ça me faisait au moins quatre bonnes raisons de penser que cette interview allait sombrer corps et biens. Erreur. Une heure trente et Joe Strummer est là. Casquette à la Brando, cuir élimé et l'inévitable cassette-portable balançant le Bo Diddley jive dans l'air aseptisé de l'aéroport. Il me fait signe de le rejoindre au premier étage. Nous allons nous installer dans un coin du snack entre un assortiment d'hôtesse de la British Airways et un conglomerat d'hommes d'affaires japonais.

Strummer semble aussi mal à l'aise que moi. Depuis un an l'activité du groupe s'est faite si ténue que je n'ai pas véritablement de questions particulières à lui poser. En dehors de celles concernant évidemment le départ de Mick Jones. Seulement celles-là je ne sais trop s'il est de bon augure de les amener sur le tapis... Nous tournons autour du pot pendant dix bonnes minutes. Non, je n'habite plus Londres. Oui, c'est pour ça qu'il ne m'a plus vu au New Born Restaurant, un troquet cheap où nous nous croisions de temps à autres. La France, bla, bla, bla. Le retour au pays bla, bla, bla.

Il m'explique que ça va faire un an que lui n'a pas bougé d'Angleterre. « Mes valises étaient toutes poussiéreuses. Ça faisait longtemps que ça ne leur était pas arrivé. Mais je crois que ça m'a fait du bien à la tête de retrouver un peu l'atmosphère de Londres. »

Une période de calme qui s'achève avec cette tournée américaine de trois semaines sur la Côte Ouest. Les premières dates avec la nouvelle formation, les premiers concerts depuis le départ de... Je me lance. Coup de chance, il est disposé à en parler. Apparemment, cette interview est sa première depuis longtemps. La situation sera sans doute différente dans quelques mois.

Joe Strummer : — « Tu étais bien copain avec Mick, je crois ? »

— Euh, non. Enfin pas vraiment. Je l'ai rencontré trois ou quatre fois.

— « Bon, eh bien disons que ça doit bien faire quatre ou cinq ans que Mick se montrait insupportable. Seulement, je l'ai toujours laissé faire. Je voulais que le Clash continue. J'aimais l'idée que nous continuions quand tout le reste se cassait la gueule. Les Pistols, Jam... C'était bon pour les gens qui aimaient le groupe de voir que nous étions toujours là. J'aime la consistance. J'ai horreur des trucs à court terme. Du coup, je me suis trompé. Au lieu de frapper fort dès le début et de lui dire : « OK, Mick, il y en a assez de tes conneries » j'ai laissé faire « Oui, Mick », « Bien sur Mick », « Tout ira bien, Mick ». Et les choses n'ont fait qu'empirer. »

AVOCATS

— Qu'est-ce que tu entends par insupportable (« akward ») ?

— (Imitant la voix haut-perchée de Mick Jones) : « Des trucs dans le genre « Je ne veux pas faire cette tournée », « Je ne quitterai pas ma chambre d'hôtel », « Je ne viens pas à cette séance d'enregistrement »... Tu sais, ce groupe c'est un peu comme un gang. Tu reçois, par exemple, le programme d'une tournée de quatre-vingt douze dates et tout le monde est enthousiaste. Tout le monde s'excite à l'idée de jouer dans tous ces endroits. Et lui, dans son coin, « J'y vais pas. Allez vous faire foutre. Je ne veux pas y aller. »

Je peux te dire que ça fait sacrément retomber l'ambiance. C'est comme un ballon qui se crève d'un coup. Et tu commences à te soucier de trucs pour lesquels tu ne devrais pas te faire de soucis. Et tu oublies que le principal c'est d'essayer de faire de la musique, de faire du mieux que tu peux. Jusqu'au jour où j'ai craqué. La raison qui m'a poussé n'était pas pire en soi que toutes les autres fois mais nous en étions arrivés au point de non retour. Je suis allé le voir, pour lui dire qu'il était temps que nos routes se séparent. Que je ne voulais plus dépenser d'énergie pour essayer de le maintenir dans la bande puisqu'il se comportait comme s'il n'en faisait plus partie...

Mais ce qui m'a achevé c'est... Tu sais, nous étions partenaires. Depuis un bon bout de temps. Eh bien, tout ce qu'il a trouvé à me répondre c'est « OK, je m'en fiche de ce que fait le Clash. Je viendrai avec vous si mes avocats sont d'accord. » Ça m'a assis. Ses avocats ? Quand on a commencé ce groupe nous étions une bande d'allumés. Qu'est-ce que des putains d'avocats ont à voir dans cette histoire ? Ces gens-là sont la pire espèce. Tu leur dis bonjour et ça te coûte déjà cinquante sacs. Ce sont des artistes de l'arnaque. Depuis quand des avocats devaient décider si nous pouvions ou non partir en tournée ? Alors je lui ai dit « Vas y, tu peux aller écrire des chansons avec ton avocat. » Mick est vraiment branché là-dedans. Depuis, il essaye de nous poursuivre chaque fois que nous faisons un pas. Et il se fait piquer tout son pognon par cette bande de charognards. Les mêmes qui se sont démerdés pour ratisser les Pistols lorsqu'ils ont commencé à se disputer. Je veux dire, il est même allé poursuivre Sounds pour je ne sais plus quelle phrase qui ne lui avait pas plu. C'est triste. »

— Il n'y a pas eu de problèmes pour la propriété du nom ?

— « Non. Il y a une loi bizarre en Angleterre qui dit que tu ne peux pas posséder ton nom ou un truc dans ce goût-là. Pas plus lui que nous n'avons de réels droits

sur le nom. »

— Tu as parlé pour toi-même ou en tant que porte-parole du groupe ?

— « J'en ai parlé à Paul d'abord. Et il m'a dit un truc dans le genre « Je crois que c'est le moment. Curieux que tu aies pris autant de temps pour te décider. » Paul n'aime pas trop faire de longs discours. »

— Est-ce que ton escapade à Paris, en 82, avait à voir avec tes relations avec Mick ?

— « Non. Je vais te dire exactement ce qui s'est passé. Je ne l'ai encore jamais confié à personne. Ça n'a pas vraiment de rapport avec le fait que Topper était accro et tout ce que j'ai pu raconter à l'époque. Tu vois, je considère qu'il est important que nous ayons du succès en Angleterre. C'est quand même notre pays d'origine. Au niveau affectif ça compte beaucoup. Or, nous avions une tournée anglaise en vue et les tickets ne se vendaient pas vraiment aussi bien que nous l'espérions. Et, je ne sais pas, j'ai pensé que nous méritions mieux que ça. Tous les autres groupes dès qu'ils ont eu une occasion d'aller à Top of the Pops et se vendre jusqu'au trognon ça a été « Moi ! Moi ! Moi ! » Alors je me suis dit « Merde à la tournée, je vais aller à Victoria Station, prendre le train pour Paris et me saouler autant que je le pourrai. »

Voilà la raison, je ne l'ai encore jamais dite. C'était un peu trop privé à l'époque. »

ARTISTE

— Ça t'a fait flipper de constater que le temps t'avais fait perdre un de tes amis ?

— « Oui... Je sais que c'est un cliché mais le succès rend les gens vraiment bizarres. Trop de monde qui vient te dire tout le temps à quel point tu peux être génial. Les deux premières années, Mick était vraiment super. Vraiment enthousiaste. Et puis il a glissé dans les plans « J'ai tout fait, je suis arrivé » Il est devenu blasé, désabusé, cynique à propos de tout. Et il a commencé à se prendre pour un artiste. Or, je ne crois pas que ce que nous faisons puisse être appelé de l'art. Dès que tu commences à penser que tu es un artiste, c'est le début de la fin. C'est ce qu'a fait Mick. Sans doute que dans sa chambre, il se qualifiait lui-même de génie, mais en public il était un artiste. »

En fait, je pense qu'on était en train de faire des disques de plus en plus mauvais. On était en train d'oublier que la musique n'était pas notre propos. Comme les Pistols le disaient « We're not into music, we're into chaos » Ça a été oublié. Johnny Rotten lui-même l'a oublié. J'avais envie de revenir au genre d'écriture du premier album. Très serré. Très condensé. Emincé de tout ce lard inutile. Blam ! Blam ! Blam ! Donne moi deux accords et un tempo rapide, voilà ce qu'on sait faire. Et Mick qui était carrément à l'autre bout avec ses synthétiseurs, ses boîtes à rythme et ses putains de jams funky de dix minutes. Buff ! Caff ! Buff ! Caff ! Du Du Du Du Du Du Du ! Parle de grandir dans des directions différentes ! »

— C'est curieux ce que tu dis-là. Beaucoup de fans du Clash avaient tendance à penser que Mick était justement l'influence rock'n'roll du groupe.

— « Au début, oui. Jusqu'au jour où il a décidé qu'il était un artiste et que tout cela était passé, restrictif, trop facile... C'est lui qui nous a entraînés dans ces trucs funk sans queue ni tête. Paul était plus l'influence reggae. Mais même ça on en a eu un peu marre. A force d'entendre Sting et compagnie faire leurs petits reggae blancs à n'en

plus finir, on en était presque arrivé au point de regretter d'avoir enregistré un jour « Police & Thieves ». Et pourtant je pense que la manière dont nous avons joué le reggae était à nous. Une manière blanche, heavy. Ça me dégoûte de voir à quel point tous les groupes comme Police ont pu en faire un truc respectable... »

Bref, je crois que, pour Mick, se brancher sur le be-bop et l'electro-funk était une autre manière de consommer. Avoir de nouveaux jouets. Pouvoir descendre dans la rue avec une casquette de base-ball sur la tête. Quelque chose de nouveau à pomper. C'est comme ça que nous nous sommes retrouvés à faire des trucs comme « Radio Clash » qui était un pompage de je ne sais plus quel morceau funk... Tout ce que je sais c'est que Queen l'avait déjà pompé pour « Another one bites the dust » et que Mick a repiqué l'idée à Queen. Certains titres comme « Overpowered by Funk », par exemple, me font vraiment grincer des dents. Quant j'ai écrit les lyrics pour ce morceau, c'était une sorte de satire de tous les groupes à la Haircut 100 et leur funk propre, poli et si mignon. Et au bout du compte, ce morceau a fini par n'être ni plus ni moins qu'une autre de ces chansons funk pour petits blancs. »

— Donc tu n'es pas très satisfait de « Combat Rock ».

— « Non. Je crois qu'il y a cinq bonnes chansons et c'est tout. « Know your rights »,



(Your Lenquette)

« Rock the Casbah », « Should I Stay », « Straight to hell » et « Car Jammin' » que j'aime bien parce que ça me rappelle Bo Diddley. En fait, la première erreur qu'on a faite avec cet album c'est d'aller l'enregistrer à New-York. C'était un caprice de Mick. Ça nous a coûté trois fois plus cher et ça n'a servi qu'à nous paumer un peu plus. »

— Et « Sandinista ! », tu t'en souviens ?

— « Oui, tous les moments pénibles. Encore une idée de Mick, ce coup de faire un triple album. Et moi comme un crétin qui ai laissé faire. Je ne sais pas, j'aurais dû insister pour que ce soit un LP. Rien que pour le principe. Tu sais, je crois que la musique, au mieux, est un moyen de communication. Dès que tu essayes d'en faire de l'art il devient de plus en plus difficile de communiquer. Quelquefois, lorsque je réécoute « Sandinista ! », je me dis « Tiens, cette chanson n'était pas mal ». Seulement tu ne peux pas l'entendre. Le mix est emplatré. C'est comme une jolie fille avec trop de maquillage sur la figure. Il aurait fallu alléger tout ça. Voilà ce que j'appelle une décision créative. Savoir dire « Non, ça c'est de la merde » et le virer. « Sandinista ! » c'est pour moi des centaines de cette sorte de décisions repoussées à plus tard. »

— Quelque chose qui ne se ressent pas sur « London Calling ».

— « Non ; mais en même temps c'était un peu le début de la déconance. On a réalisé qu'on commençait à être des musiciens. « Oh, on peut faire ce truc soul »,

« Oh, si on essayait ce machin blue beat ». A l'époque, j'adorais ça. Mais je reconnais aussi que c'est un peu un ego-trip. »

THE CLASH

— Comment avez-vous trouvé les nouveaux musiciens du groupe ?

— « On a passé une annonce pendant trois semaines dans la presse anglaise sans préciser pour qui c'était et on a auditionné tous ceux qui se présentaient. Nous avions au préalable enregistré les backing-tracks de trois titres et on demandait aux guitaristes de jouer par dessus. Certains nous demandaient : « Quel genre vous voulez ? » On leur répondait « Tu joues de la guitare ? Alors joue ! Ce que tu sens. » Je n'étais pas aux sessions. Les mecs ne savaient pas pour qui ils auditionnaient. On a eu droit à tout. Les « cent-mille-notes-à-la-minute », les « chats découpés à la tronçonneuse », les clones de Keith Richard... Trois cent cinquante en tout. On en a retenu deux qui, coïncidence, se trouvaient être des fans du groupe. Je ne te raconte pas leur tête quand ils ont su pour qui ils venaient de passer l'audition. »

— Pourquoi deux guitaristes ?

— « L'un, Nick Sheppard, remplace plus ou moins Mick. L'autre, Vince White, me remplace moi. Je ne sais pas encore ce que ça va donner mais je compte me consacrer plus au chant. Ça me permettra de bouger et de faire des trucs dingues s'il m'en prend l'envie. En attendant, une chose est sûre, c'est qu'il s'agit bien de membres à part entière du Clash. Je vais même pousser un peu plus loin en te disant que si Paul et moi commençons à nous comporter comme Mick, j'espère que nous nous ferons jeter de la même manière. »

— Et le batteur ?

— « Pete Howard. C'est presque un vétéran. Ça fait plus d'un an qu'il est là. Il est vraiment motivé par le fait qu'il veut être aussi bon que Topper pouvait l'être avant que cette salopie de poudre ne le fasse jouer comme s'il avait des poids accrochés au bout des bras. Pete est vraiment excellent. Et puis il a un bon look. Ça compte lorsque quelqu'un a déjà naturellement l'allure rock. Il n'y a rien de plus ridicule que ces gens qu'on est obligé d'habiller pour qu'ils collent à une certaine image. »

— On ne l'a pas beaucoup vu en photo.

— « Oui, c'est voulu. L'idée c'est « ne crois-pas qu'il suffise d'arriver ici pour être une star. Mets toi derrière ton instrument, bosse et le reste viendra tout seul. »

— Toutes vos chansons étaient signées Strummer/Jones. Il y avait un réel travail de collaboration ?

— « Oui. Il y en avait toujours un qui avait l'idée principale et l'autre qui arrangeait. Au début, ça a très bien marché et puis ça s'est progressivement désagrégé. La dernière fois qu'on a parlé de song-writing ensemble, Mick me disait : « Débarassons-nous de la structure classique couplet/refrain. » Désolé mais je ne suis pas d'accord tout ça c'est du pipeau. Une chanson ça doit te frapper. C'est un truc que tu dois pouvoir chanter en attendant le bus. »

— Est-ce qu'il y a eu des chansons totalement Strummer ou totalement Jones ?

— « Pour ne citer que les meilleures, disons que « Should I Stay », « Complete Control », « Janie Jones » étaient totalement dues à Mick. Pour ma part j'ai écrit entièrement seul « London Calling », « Bank Robber »... Les chansons seront signées « The Clash » dorénavant. De cette manière tout le monde touchera du blé sur les

« Dès que tu commences à penser que tu es un artiste, c'est le début de la fin. En fait, je pense qu'on était en train de faire des disques de plus en plus mauvais. On était en train d'oublier que la musique n'était pas notre propos. »



84 CLASH : PAUL SIMONON, PETE HOWARD, VINCE WHITE, NICK SHEPPARD & JOE STRUMMER.

royalties. C'est plus équitable. Et puis ça incitera chacun à contribuer, ou à se taire s'il n'a rien à dire. »

— Vous avez beaucoup de nouveaux titres ?

— « De quoi faire un album. Mais nous ne les enregistrerons pas avant de les avoir rodés sur la route. Si tu vas en studio directement, tu as tendance à être trop complaisant avec toi-même. « Oh, ce passage est joli. Et ce petit truc-là aussi. » Ça rend les morceaux plus denses de les jouer devant un public. Pas moyen de se mentir à soi-même devant deux mille personnes. Je veux entrer en studio et Blam Blam Blam tout débouler d'un coup. C'est comme ça que nous avons fait le premier album. »

Kosmo Vinyl, le road-manager/ange gardien/homme à tout faire/cinquième (pardon, sixième) membre du Clash se radine pour nous prévenir que l'heure de prendre l'avion approche. Comme chez Strummer, dont j'avais gardé une image soucieuse et cassée de l'intérieur, je remarque chez lui un changement notable depuis notre dernière rencontre en juillet 82. A l'époque, il se comportait en parfait trou du cul agressif, bordélique et prétentieux. Aujourd'hui il semble redevenu le cockney truculent et communicatif des débuts. Un peu comme si le Clash, après s'être débarrassé par une opération douloureuse du cancer qui le rongeaient, venait de refaire le plein d'énergie et d'enthousiasme. Un nouveau groupe et un nouveau départ...

Il faudrait bien sur, pour se forger une véritable opinion, pouvoir entendre l'autre version des faits. Celle de Mick Jones. Cependant et (même s'il est vraisemblable qu'écrite noir sur blanc cette interview ressemble à un règlement de comptes en bonne et due forme) je peux assurer qu'il n'y avait dans la voix de Strummer ni ran-

cœur ni réelle volonté d'enfoncer son ancien acolyte. Tout au plus l'amertume d'un constat d'échec créatif et humain.

LES ENTHOUSIASTES

Strummer et Kosmo rassemblent leurs valises et nous commençons à avancer vers la porte de départ. La dernière visite du Clash aux USA remontait à cette tournée en première partie des concerts d'adieu des Who l'an passé...

— « Ce truc a été un vrai cauchemar. J'ai l'impression d'avoir gâché stupidement des occasions. On aurait pu essayer de faire quelque chose. Secouer un peu ce public de veaux avachis. Mais non, je dois avouer que la taille d'une telle foule m'a complètement paralysé. Je veux dire, devant ça, tu cesses de penser. »

D'un autre côté, c'est peut-être cette expérience qui m'a donné le courage de jeter Mick. Voir à quel point les Who pouvaient s'emmerder les uns avec les autres. Voir à quel point ils se contrefoutaient de ce qu'ils faisaient. A quel point c'était devenu une routine. Ça n'a sincèrement plus rien à voir avec le rock'n'roll. Juste un boulot. Ils arrivent au concert chacun séparément dans leurs limousines et tout juste s'ils se disent bonjour. Personne n'avait dit à Entwistle, par exemple, que cette tournée était la dernière avant qu'il n'arrive aux States.

A propos d'Entwistle, il y a une anecdote que je trouve typique. Il y a deux Space Invaders qui le suivent partout dans des flight cases. Il se les fait installer dans sa loge. Bon, eh bien, l'avais cent mille personnes dehors en train de gueuler « We want the Who, we want the Who » et quelqu'un prévient que c'est le moment d'y aller. Et Entwistle sur sa machine qui fait

« Non, non attendez j'ai presque vingt-cinq mille ! » Est-ce que c'est ça le bout de la route ? Est-ce que c'est ça qu'on appelle le succès ? »

— Vous pensez pouvoir éviter ce genre de pièges ?

— « On essaye. Je ne crois pas qu'il y ait eu de précédent. On sera donc des cobayes. Des fois, lorsque j'allume ma télé, je me demande où sont passés les fous et les enthousiastes. Où ils sont les Jerry Lee Lewis, les Little Richard d'aujourd'hui ? Tout ce à quoi on a droit c'est Duran Duran, Spandau Ballet, Boy George qui tient son micro comme s'il était en train de boire une tasse de thé... Tous ces trucs propres, gentils, bien contrôlés par le business et que même papa et maman aiment. C'est la volonté du Clash de venir un peu déranger ce ron-ron. Parce que, finalement, la plupart des mômes avaient dix ans quand « Anarchy in the UK » est sorti. Ils ne peuvent pas savoir ce que ça a été. »

— Justement vous avez essayé en 77 de changer tout ça, manifestement en vain. Vous croyez avoir plus de chances aujourd'hui ?

— « Disons que cette fois, nous avons un peu plus d'expérience. On a fait nos erreurs. On est allé au bout de toutes les conneries. On a eu nos problèmes d'égo, nos problèmes de maison de disques, nos problèmes de drogue, nos problèmes d'idéalisme à un point que tu te demandes comment on s'en est sorti... Maintenant on sait. Et ça nous rend plus forts. Je crois que cette fois on peut le faire bien. »

Dernier appel pour le vol British Airways sur New-York. Et rendez-vous à Paris le 23 février pour juger sur pièces...

Youri LENQUETTE



JOE STRUMMER (Youri Lenquette)

CLASH BACK

Un de perdu, trois de retrouvés, Joe Strummer revient en force avec un brand new Clash et quelques souvenirs amers. Signe incontestable de reprise : c'est dans un aéroport qu'il raconte tout ça à Youri Lenquette...

Rendez-vous avec le Clash dans le hall de l'aéroport d'Heathrow une heure avant le départ du groupe pour les States, un vendredi 13, ça me faisait au moins quatre bonnes raisons de penser que cette interview allait sombrer corps et biens. Erreur. Une heure trente et Joe Strummer est là. Casquette à la Brando, cuir élimé et l'inévitable cassette-portable balançant le Bo Diddley jive dans l'air aseptisé de l'aéroport. Il me fait signe de le rejoindre au premier étage. Nous allons nous installer dans un coin du snack entre un assortiment d'hôtesse de la British Airways et un conglomérat d'hommes d'affaires japonais.

Strummer semble aussi mal à l'aise que moi. Depuis un an l'activité du groupe s'est faite si ténue que je n'ai pas véritablement de questions particulières à lui poser. En dehors de celles concernant évidemment le départ de Mick Jones. Seulement celles-là je ne sais trop s'il est de bon augure de les amener sur le tapis... Nous tournons autour du pot pendant dix bonnes minutes. Non, je n'habite plus Londres. Oui, c'est pour ça qu'il ne m'a plus vu au New Born Restaurant, un troquet cheap où nous nous croisons de temps à autres. La France, bla, bla, bla. Le retour au pays bla, bla, bla.

Il m'explique que ça va faire un an que lui n'a pas bougé d'Angleterre. « Mes valises étaient toutes poussiéreuses. Ça faisait longtemps que ça ne leur était pas arrivé. Mais je crois que ça m'a fait du bien à la tête de retrouver un peu l'atmosphère de Londres. »

Une période de calme qui s'achève avec cette tournée américaine de trois semaines sur la Côte Ouest. Les premières dates avec la nouvelle formation, les premiers concerts depuis le départ de... Je me lance. Coup de chance, il est disposé à en parler. Apparemment, cette interview est sa première depuis longtemps. La situation sera sans doute différente dans quelques mois.

Joe Strummer : — « Tu étais bien copain avec Mick, je crois ? »

— Euh, non. Enfin pas vraiment. Je l'ai rencontré trois ou quatre fois.

— « Bon, eh bien disons que ça doit bien faire quatre ou cinq ans que Mick se trouvait insupportable. Seulement, je l'ai toujours laissé faire. Je voulais que le Clash continue. J'aimais l'idée que nous continuions quand tout le reste se cassait la gueule. Les Pistols, Jam... C'était bon pour les gens qui aimaient le groupe de voir que nous étions toujours là. J'aime la consistance. J'ai horreur des trucs à court terme. Du coup, je me suis trompé. Au lieu de frapper fort dès le début et de lui dire : « OK, Mick, il y en a assez de tes conneries » j'ai laissé faire. « Oui, Mick », « Bien sur Mick », « Tout ira bien, Mick ». Et les choses n'ont fait qu'empirer. »

AVOCATS

— Qu'est-ce que tu entends par insupportable (« awkward ») ?

— (Imitant la voix haut-perchée de Mick Jones) : « Des trucs dans le genre « Je ne veux pas faire cette tournée », « Je ne quitterai pas ma chambre d'hôtel », « Je ne viens pas à cette séance d'enregistrement »... Tu sais, ce groupe c'est un peu comme un gang. Tu reçois, par exemple, le programme d'une tournée de quatre-vingt douze dates et tout le monde est enthousiaste. Tout le monde s'excite à l'idée de jouer dans tous ces endroits. Et lui, dans son coin, « J'y vais pas. Allez vous faire foutre. Je ne veux pas y aller. »

Je peux te dire que ça fait sacrément retomber l'ambiance. C'est comme un ballon qui se crève d'un coup. Et tu commences à te soucier de trucs pour lesquels tu ne devrais pas te faire de soucis. Et tu oublies que le principal c'est d'essayer de faire de la musique, de faire du mieux que tu peux. Jusqu'au jour où j'ai craqué. La raison qui m'a poussé n'était pas pire en soi que toutes les autres fois mais nous en étions arrivés au point de non retour. Je suis allé le voir, pour lui dire qu'il était temps que nos routes se séparent. Que je ne voulais plus dépenser d'énergie pour essayer de le maintenir dans la bande puisqu'il se comportait comme s'il n'en faisait plus partie...

Mais ce qui m'a achevé c'est... Tu sais, nous étions partenaires. Depuis un bon bout de temps. Eh bien, tout ce qu'il a trouvé à me répondre c'est « OK, je m'en fiche de ce que fait le Clash. Je viendrai avec vous si mes avocats sont d'accord. » Ça m'a assis. Ses avocats ? Quand on a commencé ce groupe nous étions une bande d'allumés. Qu'est-ce que des putains d'avocats ont à voir dans cette histoire ? Ces gens-là sont la pire espèce. Tu leur dis bonjour et ça te coûte déjà cinquante sacs. Ce sont des artistes de l'arnaque. Depuis quand des avocats devaient décider si nous pouvions ou non partir en tournée ? Alors je lui ai dit « Vas-y, tu peux aller écrire des chansons avec ton avocat. » Mick est vraiment branché là-dedans. Depuis, il essaye de nous poursuivre chaque fois que nous faisons un pas. Et il se fait piquer tout son pognon par cette bande de charognards. Les mêmes qui se sont démerdés pour ratisser les Pistols lorsqu'ils ont commencé à se disputer. Je veux dire, il est même allé poursuivre Sounds pour je ne sais plus quelle phrase qui ne lui avait pas plu. C'est triste. »

— Il n'y a pas eu de problèmes pour la propriété du nom ?

— « Non. Il y a une loi bizarre en Angleterre qui dit que tu ne peux pas posséder ton nom ou un truc dans ce goût-là. Pas plus lui que nous n'avons de réels droits

sur le nom.

— Tu as parlé pour toi-même ou en tant que porte-parole du groupe ?

— « J'en ai parlé à Paul d'abord. Et il m'a dit un truc dans le genre : Je crois que c'est le moment. Curieux que tu aies pris autant de temps pour te décider. » Paul n'aime pas trop faire de longs discours. »

— Est-ce que ton escapade à Paris, en 82, avait à voir avec tes relations avec Mick ?

— « Non. Je vais te dire exactement ce qui s'est passé. Je ne l'ai encore jamais confié à personne. Ça n'a pas vraiment de rapport avec le fait que Topper était accro et tout ce que j'ai pu raconter à l'époque. Tu vois, je considère qu'il est important que nous ayons du succès en Angleterre. C'est quand même notre pays d'origine. Au niveau affectif ça compte beaucoup. Or, nous avions une tournée anglaise en vue et les tickets ne se vendaient pas vraiment aussi bien que nous l'espérions. Et, je ne sais pas, j'ai pensé que nous méritions mieux que ça. Tous les autres groupes dès qu'ils ont eu une occasion d'aller à Top of the Pops et se vendre jusqu'au trognon ça a été « Moi ! Moi ! Moi ! » Alors je me suis dit : « Merde à la tournée, je vais aller à Victoria Station, prendre le train pour Paris et me saouler autant que je le pourrai. »

Voilà la raison, je ne l'ai encore jamais dite. C'était un peu trop privé à l'époque. »

ARTISTE

— Ça t'a fait flipper de constater que le temps t'avais fait perdre un de tes amis ?

— « Oui... Je sais que c'est un cliché mais le succès rend les gens vraiment bizarres. Trop de monde qui vient te dire tout le temps à quel point tu peux être génial. Les deux premières années, Mick était vraiment super. Vraiment enthousiaste. Et puis il a glissé dans les plans « J'ai tout fait, je suis arrivé » Il est devenu blasé, désabusé, cynique à propos de tout. Et il a commencé à se prendre pour un artiste. Or, je ne crois pas que ce que nous faisons puisse être appelé de l'art. Dès que tu commences à penser que tu es un artiste, c'est le début de la fin. C'est ce qu'a fait Mick. Sans doute que dans sa chambre, il se qualifiait lui-même de génie, mais en public il était un artiste. »

En fait, je pense qu'on était en train de faire des disques de plus en plus mauvais. On était en train d'oublier que la musique n'était pas notre propos. Comme les Pistols le disaient : « We're not into music, we're into chaos » Ça a été oublié. Johnny Rotten lui-même l'a oublié. J'avais envie de revenir au genre d'écriture du premier album. Très serré. Très condensé. Efficace de tout ce lard inutile. Blam ! Blam ! Blam ! Donne moi deux accords et un tempo rapide, voilà ce qu'on sait faire. Et Mick qui était carrément à l'autre bout avec ses synthétiseurs, ses boîtes à rythme et ses putains de jams funky de dix minutes. Buff ! Caff ! Buff ! Caff ! Du Du Du Du Du Du ! Parle de grandir dans des directions différentes ! »

— C'est curieux ce que tu dis-là. Beaucoup de fans du Clash avaient tendance à penser que Mick était justement l'influence rock'n'roll du groupe.

— « Au début, oui. Jusqu'au jour où il a décidé qu'il était un artiste et que tout cela était passé, restrictif, trop facile... C'est lui qui nous a entraînés dans ces trucs funk sans queue ni tête. Paul était plus l'influence reggae. Mais même ça on en a eu un peu marre. A force d'entendre Sting et compagnie faire leurs petits reggae blancs à n'en

plus finir, on en était presque arrivé au point de regretter d'avoir enregistré un jour « Police & Thieves ». Et pourtant je pense que la manière dont nous avons joué le reggae était à nous. Une manière blanche, heavy. Ça me dégoûte de voir à quel point tous les groupes comme Police ont pu en faire un truc respectable... »

Bref, je crois que, pour Mick, se brancher sur le be-bop et l'electro-funk était une autre manière de consommer. Avoir de nouveaux jouets. Pouvoir descendre dans la rue avec une casquette de base-ball sur la tête. Quelque chose de nouveau à pomper. C'est comme ça que nous nous sommes retrouvés à faire des trucs comme « Radio Clash » qui était un pompage de je ne sais plus quel morceau funk... Tout ce que je sais c'est que Queen l'avait déjà pompé pour « Another one bites the dust » et que Mick a repiqué l'idée à Queen. Certains titres comme « Overpowered by Funk », par exemple, me font vraiment grincer des dents. Quant j'ai écrit les lyrics pour ce morceau, c'était une sorte de satire de tous les groupes à la Haircut 100 et leur funk propre, poli et si mignon. Et au bout du compte, ce morceau a fini par n'être ni plus ni moins qu'une autre de ces chansons funk pour petits blancs. »

— Donc tu n'es pas très satisfait de « Combat Rock ».

— « Non. Je crois qu'il y a cinq bonnes chansons et c'est tout. « Know your rights »,



(Youni Lenquette)

« Rock the Casbah », « Should I Stay », « Straight to hell » et « Car Jammin' » que j'aime bien parce que ça me rappelle Bo Diddley. En fait, la première erreur qu'on a faite avec cet album c'est d'aller l'enregistrer à New-York. C'était un caprice de Mick. Ça nous a coûté trois fois plus cher et ça n'a servi qu'à nous paumer un peu plus. »

— Et « Sandinista ! », tu t'en souviens ?

— « Oui, tous les moments pénibles. Encore une idée de Mick, ce coup de faire un triple album. Et moi comme un crétin qui ai laissé faire. Je ne sais pas, j'aurais dû insister pour que ce soit un LP. Rien que pour le principe. Tu sais, je crois que la musique, au mieux, est un moyen de communication. Dès que tu essayes d'en faire de l'art il devient de plus en plus difficile de communiquer. Quelquefois, lorsque je réécoute « Sandinista ! », je me dis : « Tiens, cette chanson n'était pas mal ». Seulement tu ne peux pas l'entendre. Le mix est emplatré. C'est comme une jolie fille avec trop de maquillage sur la figure. Il aurait fallu alléger tout ça. Voilà ce que j'appelle une décision créative. Savoir dire « Non, ça c'est de la merde » et le virer. « Sandinista ! » c'est pour moi des centaines de cette sorte de décisions repoussées à plus tard. »

— Quelque chose qui ne se ressent pas sur « London Calling ».

— « Non ; mais en même temps c'était un peu le début de la déconne. On a réalisé qu'on commençait à être des musiciens. « Oh, on peut faire ce truc s'il te

« Oh, si on essayait ce machin blue beat ». A l'époque, j'adorais ça. Mais je reconnais aussi que c'est un peu un ego-trip. »

THE CLASH

— Comment avez-vous trouvé les nouveaux musiciens du groupe ?

— « On a passé une annonce pendant trois semaines dans la presse anglaise sans préciser pour qui c'était et on a auditionné tous ceux qui se présentaient. Nous avions au préalable enregistré les backing-tracks de trois titres et on demandait aux guitaristes de jouer par dessus. Certains nous demandaient : « Quel genre vous voulez ? » On leur répondait « Tu joues de la guitare ? Alors joue ! Ce que tu sens. » Je n'étais pas aux sessions. Les mecs ne savaient pas pour qui ils auditionnaient. On a eu droit à tout. Les « cent-mille-notes-à-la-minute », les « chats découpés à la tronçonneuse », les clones de Keith Richards... Trois cent cinquante en tout. On en a retenu deux qui, coïncidence, se trouvaient être des fans du groupe. Je ne te raconte pas leur tête quand ils ont su pour qui ils venaient de passer l'audition. »

— Pourquoi deux guitaristes ?

— « L'un, Nick Sheppard, remplace plus ou moins Mick. L'autre, Vince White, me remplace moi. Je ne sais pas encore ce que ça va donner mais je compte me consacrer plus au chant. Ça me permettra de bouger et de faire des trucs dingues s'il m'en prend l'envie. En attendant, une chose est sûre, c'est qu'il s'agit bien de membres à part entière du Clash. Je vais même pousser un peu plus loin en te disant que si Paul et moi commençons à nous comporter comme Mick, j'espère que nous nous ferons jeter de la même manière. »

— Et le batteur ?

— « Pete Howard. C'est presque un vétéran. Ça fait plus d'un an qu'il est là. Il est vraiment motivé par le fait qu'il veut être aussi bon que Topper pouvait l'être avant que cette saloperie de poudre ne le fasse jouer comme s'il avait des poids accrochés au bout des bras. Pete est vraiment excellent. Et puis il a un bon look. Ça compte lorsque quelqu'un a déjà naturellement l'allure rock. Il n'y a rien de plus ridicule que ces gens qu'on est obligé d'habiller pour qu'ils collent à une certaine image. »

— On ne l'a pas beaucoup vu en photo.

— « Oui, c'est voulu. L'idée c'est « ne crois-pas qu'il suffise d'arriver ici pour être une star. Mets toi derrière ton instrument, bosse et le reste viendra tout seul. »

— Toutes vos chansons étaient signées Strummer/Jones. Il y avait un réel travail de collaboration ?

— « Oui. Il y en avait toujours un qui avait l'idée principale et l'autre qui arrangeait. Au début, ça a très bien marché et puis ça s'est progressivement désagrégé. La dernière fois qu'on a parlé de song-writing ensemble, Mick me disait : « Débarassons-nous de la structure classique couplet/refrain. » Désolé mais je ne suis pas d'accord tout ça c'est du pipeau. Une chanson ça doit te frapper. C'est un truc que tu dois pouvoir chanter en attendant le bus. »

— Est-ce qu'il y a eu des chansons totalement Strummer ou totalement Jones ?

— « Pour ne citer que les meilleures, disons que « Should I Stay », « Complete Control », « Janie Jones » étaient totalement dues à Mick. Pour ma part j'ai écrit entièrement seul « London Calling », « Bank Robber »... Les chansons seront signées « The Clash » dorénavant. De cette manière tout le monde touchera du blé sur les

« Dès que tu commences à penser que tu es un artiste, c'est le début de la fin. En fait, je pense qu'on était en train de faire des disques de plus en plus mauvais. On était en train d'oublier que la musique n'était pas notre propos. »



84 CLASH : PAUL SIMONON, PETE HOWARD, VINCE WHITE, NICK SHEPPARD & JOE STRUMMER.

royalties. C'est plus équitable. Et puis ça incitera chacun à contribuer, ou à se faire s'il n'a rien à dire. »

— Vous avez beaucoup de nouveaux titres ?

— « De quoi faire un album. Mais nous ne les enregistrerons pas avant de les avoir rodés sur la route. Si tu vas en studio directement, tu as tendance à être trop complaisant avec toi-même. « Oh, ce passage est joli. Et ce petit truc-là aussi. » Ça rend les morceaux plus denses de les jouer devant un public. Pas moyen de se mentir à soi-même devant deux mille personnes. Je veux entrer en studio et Blam Blam Blam tout débouler d'un coup. C'est comme ça que nous avons fait le premier album. »

Kosmo Vinyl, le road-manager/ange gardien/homme à tout faire/cinquante (pardon, sixième) membre du Clash se radine pour nous prévenir que l'heure de prendre l'avion approche. Comme chez Strummer, dont j'avais gardé une image soucieuse et cassée de l'intérieur, je remarque chez lui un changement notable depuis notre dernière rencontre en juillet 82. A l'époque, il se comportait en parfait trou du cul agressif, bordélique et prétentieux. Aujourd'hui il semble redevenu le cockney truculent et communicatif des débuts. Un peu comme si le Clash, après s'être débarrassé par une opération douloureuse du cancer qui le rongait, venait de refaire le plein d'énergie et d'enthousiasme. Un nouveau groupe et un nouveau départ...

Il faudrait bien sur, pour se forger une véritable opinion, pouvoir entendre l'autre version des faits. Celle de Mick Jones. Cependant et (même si) il est vraisemblable qu'écrite noir sur blanc cette interview ressemble à un règlement de comptes en bonne et due forme) je peux assurer qu'il n'y avait dans la voix de Strummer ni ran-

cœur ni réelle volonté d'enfoncer son ancien acolyte. Tout au plus l'amertume d'un constat d'échec créatif et humain.

LES ENTHOUSIASTES

Strummer et Kosmo rassemblent leurs valises et nous commençons à avancer vers la porte de départ. La dernière visite du Clash aux USA remontait à cette tournée en première partie des concerts d'adieu des Who l'an passé...

— « Ce truc a été un vrai cauchemar. J'ai l'impression d'avoir gâché stupidement des occasions. On aurait pu essayer de faire quelque chose. Secouer un peu ce public de veaux avachis. Mais non, je dois avouer que la taille d'une telle foule m'a complètement paralysé. Je veux dire, devant ça, tu cesses de penser. »

D'un autre côté, c'est peut-être cette expérience qui m'a donné le courage de jeter Mick. Voir à quel point les Who pouvaient s'emmerder les uns avec les autres. Voir à quel point ils se contrefoutaient de ce qu'ils faisaient. A quel point c'était devenu une routine. Ça n'a sincèrement plus rien à voir avec le rock'n'roll. Juste un boulot. Ils arrivent au concert chacun séparément dans leurs limousines et tout juste s'ils se disent bonjour. Personne n'avait dit à Entwistle, par exemple, que cette tournée était la dernière avant qu'il n'arrive aux States.

A propos d'Entwistle, il y a une anecdote que je trouve typique. Il y a deux Space Invaders qui le suivent partout dans des flight cases. Et si les fans installent dans sa loge. Bon, eh bien, j'avais cent mille personnes dehors en train de gueuler « We want the Who, we want the Who » et quel qu'un prévient que c'est le moment d'aller. Et Entwistle sur sa machine qui fait

« Non, non attendez j'ai presque vingt-cinq mille ! » Est-ce que c'est ça le bout de la route ? Est-ce que c'est ça qu'on appelle le succès ? »

— Vous pensez pouvoir éviter ce genre de pièges ?

— « On essaye. Je ne crois pas qu'il y ait eu de précédent. On sera donc des cobayes. Des fois, lorsque j'allume ma télé, je me demande où sont passés les fous et les enthousiastes. Où ils sont les Jerry Lee Lewis, les Little Richard d'aujourd'hui ? Tout ce à quoi on a droit c'est Duran Duran, Spandau Ballet, Boy George qui tient son micro comme s'il était en train de boire une tasse de thé... Tous ces trucs propres, gentils, bien contrôlés par le business et que même papa et maman aiment. C'est la volonté du Clash de venir un peu déranger ce ron-ron. Parce que, finalement, la plupart des mômes avaient dix ans quand « Anarchy in the UK » est sorti. Ils ne peuvent pas savoir ce que ça a été. »

— Justement vous avez essayé en 77 de changer tout ça, manifestement en vain. Vous croyez avoir plus de chances aujourd'hui ?

— « Disons que cette fois, nous avons un peu plus d'expérience. On a fait nos erreurs. On est allé au bout de toutes les conneries. On a eu tous les problèmes d'égo, nos problèmes de maison de disques, nos problèmes de drogue, nos problèmes d'idéalisme à un point que tu te demandes comment on s'en est sorti... Maintenant on sait. Et ça nous rend plus forts. Je crois que cette fois on peut le faire bien. »

Dernier appel pour le vol British Airways sur New-York. Et rendez-vous à Paris le 23 février pour juger sur pièces...

Youni LENQUETTE